



Mémoire d'Auschwitz ASBL
Rue aux Laines, 17 boîte 50 – 1000 Bruxelles
Tél. : +32 (0)2 512 79 98
www.auschwitz.be • info@auschwitz.be

Entretien avec Lydia Chagoll

Frédéric Crahay

Mémoire d'Auschwitz ASBL

Octobre 2020

Lydia Aldewereld voit le jour le 16 juin 1931 dans la ville néerlandaise de Voorburg. Quelques années plus tard, elle déménage à Bruxelles, avec ses parents et sa sœur Annie. Lorsque les troupes allemandes envahissent la Belgique en 1940, sa famille prend la fuite. Commence alors un long périple qui l'emmènera en France, en Espagne, au Portugal, au Mozambique, en Afrique du Sud, pour se terminer dans les Indes néerlandaises (l'actuelle Indonésie). Un exode qui durera 547 jours. Le 22 février 1942, l'Empire du Japon envahit la colonie néerlandaise. Lydia, sa sœur et sa mère sont internées dans cinq camps différents, pour une période totale de 1113 jours. Une fois de retour en Europe, elle entame une carrière de danseuse et se choisit un nom d'artiste : Lydia Chagoll. Elle acquiert sous ce nom une grande renommée en tant que danseuse de ballet entre les années 1950 et 1970. Sa rencontre en 1974 avec le réalisateur Frans Buyens, qui deviendra son compagnon de vie, l'incitera davantage à l'écriture et à la mise en scène.



Lydia Chagoll nous a quittés le 23 juin de cette année, quelques mois après cet entretien. Sa voix manquera assurément dans une Europe en proie à la résurgence de l'antisémitisme.

Vous êtes née dans une famille juive et antifasciste, et votre père publiait un hebdomadaire de gauche. Vous avez donc grandi dans un environnement assez particulier.

Mon père, Simon Aldewereld, se voyait d'abord comme un antifasciste, ensuite comme un Juif, et non l'inverse. Et il ne s'agissait pas d'un hebdomadaire de gauche, mais bien d'un hebdomadaire dont Jan Gessel (un écrivain néerlandais) était le rédacteur en chef. Vers la fin des années 1930, des érudits et des spécialistes y ont naturellement beaucoup écrit sur ce qu'il se passait en Allemagne.

L'antifascisme était ancré dans nos valeurs bien avant la guerre, tandis que le fait d'être juif a surtout pris de l'importance à partir du 10 mai 1940. Nous étions parfaitement intégrés, nous n'étions pas de ces familles pieuses et marginales. Mes parents respectaient simplement les fêtes et traditions juives communes aux Pays-Bas. Nous mangions par exemple de la soupe au poulet le vendredi soir, et tout le monde devait être présent, mari compris. Les autres faisaient cela le dimanche midi. Chez nous, c'était le vendredi soir.

Je suis née le 16 juin 1931 à Voorburg, aux Pays-Bas, mais j'avais déjà foulé le sol allemand dans le ventre de ma mère. Mes parents devaient y séjourner deux semaines alors que ma mère était enceinte de deux ou trois mois, mais ils sont rentrés aux Pays-Bas après deux jours à peine. À cette époque, les SA causaient pas mal de grabuge, et les rues n'étaient pas sûres. Effrayés par toute cette violence, mes parents ont abrégé leur voyage. En 1938, quand nous vivions déjà à Bruxelles, mes parents ont recueilli Eddy Wiele, un jeune Juif de nationalité allemande originaire de Berlin. Nos voisins s'appelaient Van Eeck. Lorsque mes parents étaient absents, Eddy, ma sœur et moi allions chez les Van Eeck, et vice-versa.

Pourquoi avez-vous déménagé en Belgique ?

Nous avons quitté les Pays-Bas en 1933 ou 1934 pour nous installer en Belgique. Mon père voulait lancer un nouveau journal – un hebdomadaire – pour diffuser des nouvelles des Pays-Bas dans les colonies néerlandaises, en France, en Belgique, etc. Le siège principal se trouvait à Bruxelles, mais il y avait également une antenne à Paris, et une autre à Amsterdam.

Lorsque les Allemands ont envahi la Belgique, le 10 mai 1940, votre famille a fui vers la France.

Pas directement. Deux ou trois jours plus tard. Je revois encore le concierge nous traiter de « Sales Juifs ». Du haut de mes neuf ans, je ne comprenais pas ce qu'il entendait par là : je prenais pourtant mon bain tous les jours. Nous avons quitté Bruxelles, rejoint La Panne, et avons ensuite entamé notre fuite vers la France, voyageant à pied, en bus, en train, encore à pied, de nouveau en bus...

Vous avez alors séjourné au « Château », un centre d'accueil pour réfugiés néerlandais et belges établi à Lafourquette, près de Toulouse¹.

En effet, mon père en était le directeur. Au départ, Le Château n'accueillait que des Juifs, puis, par la suite, des Juifs avec un passeport néerlandais (il y avait également des Allemands qui avaient obtenu un passeport aux Pays-Bas). C'était un camp géré par le consulat néerlandais basé à Toulouse. Un jour, j'ai fugué de Lafourquette. J'étais déjà allée une fois au consulat avec mon père, et j'avais terriblement envie d'aller à l'école ! Je me suis donc faufilée hors du Château, j'ai sauté dans un tram (j'avais une excellente mémoire visuelle, et j'ai tout de suite su où je devais descendre) et je suis allée voir le consul. Celui-ci a tout de suite téléphoné au camp : « Inutile de chercher, elle est ici. » Il s'est ensuite arrangé pour que nous puissions aller à l'école. J'y suis allée pendant exactement un mois. Nous sommes restés longtemps au Château. Nous voulions rallier le Portugal via l'Espagne, mais nous avons dû attendre un an avant de pouvoir mettre ce plan à exécution. Nous pensions pouvoir rester au Portugal, mais nous nous sommes fait expulser parce que nous n'étions pas riches. Nous avons été envoyés à Lorenço Marques², mais nous n'y étions pas non plus les bienvenus. Nous y sommes restés quelques mois, dans un centre ouvert, puis nous sommes partis pour l'Afrique du Sud – et mon père a tout essayé pour que nous y restions. Il y avait déjà un embargo sur le pétrole décrété par l'Amérique et les Indes néerlandaises, ainsi qu'un embargo

¹ Lors de l'occupation, Toulouse était en zone libre, dépendant donc de Vichy.

² Aujourd'hui Maputo, capitale du Mozambique, colonie portugaise jusqu'en 1975.

sur l'industrie métallurgique. Ils nous ont mis sur un bateau *manu militari* : « Vous avez un passeport néerlandais ? Vous êtes riches ? » Nous n'avions plus rien. Nous avons déjà dépensé énormément d'argent dans notre fuite, et nous avons dû mettre la main au portefeuille tous les dix kilomètres. Nous avons débarqué dans les Indes néerlandaises exactement un mois plus tard, le 8 novembre 1941. Nous sommes passés directement du bateau à un nouveau camp, parce qu'il devait bien y avoir quelques membres de la cinquième colonne ou quelques criminels parmi tous ces Européens.

Vous avez alors été envoyés dans des camps par le gouvernement néerlandais lui-même.

C'est cela. Mes parents étaient régulièrement emmenés au poste de police. Ils pensaient que tout était enfin en ordre lorsque ma sœur et moi avons été interpellées. Nous avons dû prouver notre identité alors que nous n'étions que des enfants. Quelques jours plus tard, nous avons été libérés. Mes parents ont été envoyés dans une famille ; ma sœur et moi dans une autre.

Vous vous êtes alors retrouvée dans un camp d'internement japonais. Pouvez-vous nous raconter l'arrestation de votre famille ?

Dans les Indes néerlandaises, il n'y avait pas d'arrestation. Mon père a été enrôlé de force dans l'armée pour être aussitôt fait prisonnier de guerre. Lorsque la guerre a éclaté, nous ne savions pas ce que nous allions devenir. Mes parents nous ont annoncé la nouvelle le 7 décembre 1941 : « Mauvaise nouvelle, les filles, la guerre est arrivée jusqu'ici. » Je leur ai alors répondu : « Si vous voulez fuir, allez-y, mais moi je reste ici. » C'était à mes yeux les pires moments de notre exil – pire que les camps. Nous étions sans cesse pourchassés. Rares sont les gens qui comprennent à quel point il est éprouvant de devoir rester en mouvement, d'être sur ses gardes en permanence. J'allais avoir neuf ans, j'étais fière de mon nom, j'étais fière de mon père et de son travail, mais je ne pouvais dire mon nom à personne parce que Aldewereld, ça faisait allemand. Je ne pouvais donner que mon prénom, je ne pouvais pas dire d'où je venais alors que j'étais fière de connaître mon adresse (Boulevard Lambermont, 28), et je ne pouvais surtout pas dire que mon père était journaliste. Ce n'était pas évident ! D'autant que j'avais l'habitude de vivre dans un environnement très protégé. Aux alentours du 10 décembre 1941, mes parents nous ont envoyées, ma sœur Annie et moi, dans un pensionnat niché dans les montagnes. C'est la dernière fois que j'ai vu mon père avant la Libération. Après l'arrivée des Japonais, ma mère a essayé de reprendre contact avec nous, mais c'était difficile : que venait faire cette femme dans les montagnes ? Récupérer ses enfants ? Pouvait-elle prouver qu'elle avait réellement des enfants ? Ce fut très compliqué, mais elle a réussi à nous récupérer, et nous sommes retournées toutes les trois à Batavia³, où nous avons été hébergées par la famille qui avait accueilli mes parents un peu plus tôt. Les prisons et les instituts transformés en camps étaient dans un premier temps destinés aux prisonniers de guerre, puis à tous les hommes. En octobre 1942, ce fut notre tour. Après avoir déporté les prisonniers de guerre et les hommes pour faire de la place dans leurs prisons et dans leurs camps, les Japonais se sont attaqués à toutes les femmes à la peau blanche ayant des enfants, puis aux Juifs et aux époux de Juifs. Il y avait, dans la même baraque que moi, une Chinoise qui avait épousé un Juif et avait été arrêtée avec son fils. Il y avait aussi une Japonaise et ses deux petites filles. Après deux années de guerre, les Japonais, influencés par les nazis, se sont dit : « Ces Juifs et ces francs-maçons sont dangereux ! Leurs femmes et leurs

³ Aujourd'hui Jakarta, capitale de l'Indonésie.

enfants aussi : très dangereux. Nous devons les séparer des autres prisonniers. Nous devons les envoyer dans des camps d'internement ! » Et c'est ce qu'ils ont fait. Étant déjà allé en Europe, le commandant du camp d'internement parlait anglais : quelle chance ! Vive le camp d'internement ! (rires) Notre situation s'est réellement améliorée. Nous ne mangions toujours pas à notre faim, mais, au moins, nous n'étions plus battues. Dans ce camp, il y avait également des musiciens : Lili Kraus⁴, une pianiste renommée pour ses interprétations de l'œuvre de Schubert, et, assez curieusement, Szymon Goldberg⁵ et sa femme. Lui jouait du piano, et elle du violon. Son passage au camp fut assez bref, et nous avons vite compris qu'il n'était là qu'à des fins de propagande. Il était filmé, râteau à la main, et devait porter des gants – sans doute parce que ses mains étaient si précieuses !

Vous souvenez-vous du nom de ce camp d'internement ?

Tangerang. Certains n'ont connu qu'un camp... j'en ai connu cinq⁶. Comme nous avions Lili Kraus, Szymon Goldberg, et un commandant japonais qui connaissait l'Occident et appréciait la musique occidentale, nous pouvions nous asseoir par terre dans le *pendoppo* (un pavillon ouvert avec un toit) pendant qu'il nous surveillait depuis sa chaise, avec son chien de berger à ses pieds. Mais nous avions de la musique ! C'est tout ce que nous demandions. Pour s'échauffer les mains, ils jouaient de la musique juive ou même quelques notes du *Wilhelmus*. Le commandant ne faisait pas attention parce que ce n'était que l'échauffement (rires). Dans ces moments-là, nous oubliions même que nous étions dans un camp. Nous avions la chance de découvrir des solistes mondialement connus qui étaient justement en tournée dans les Indes néerlandaises. Mais que faisons-nous dans cette partie du monde ? Nous ne comprenions rien au colonialisme ! Nous n'avions rien demandé ! Ici, chaque famille avait une cuisinière, une *baboe*⁷, etc., et tout ce personnel vivait dans des cases à l'écart. Quelle horreur ! Nous n'avions pas été élevées ainsi. Seuls les enfants nés dans ce contexte pouvaient se dire : « *È la vita* » – c'est la vie. J'ai été tout aussi choquée lorsque nous avons quitté le Portugal pour Lorenço Marques. Nous avons fait plusieurs haltes, mais les réfugiés n'avaient pas le droit de quitter le bateau, alors que les Portugais et les Anglais le pouvaient. Un jour, à Luanda, la capitale de l'Angola, j'ai vu un homme de couleur être roué de coups par un Européen et demander pardon à son bourreau. Je n'avais jamais vu un homme encaisser des coups sans se défendre. Il restait couché au sol en répétant : « Pardon, pardon, *scusi, scusi* ». C'était une scène affreuse.

Quand avez-vous été libérée des camps japonais ?

La guerre a pris fin le 15 août 1945, avec la capitulation du Japon, mais nous ne l'avons su que le 7 septembre. D'autres l'ont appris encore plus tard. Les Alliés s'intéressaient surtout aux Philippines et aux colonies anglaises et américaines. Puisqu'ils n'avaient pas spécialement besoin de pétrole, les Indes néerlandaises n'étaient pas vraiment une priorité.

⁴ Pianiste d'origine austro-hongroise (1903-1986).

⁵ Violoniste d'origine polonaise (1909-1993).

⁶ Tjideng, Grogol, Tjideng II, Tangerang, et Adek – tous sur l'île de Java.

⁷ Terme néerlandais désignant une nounou ou une servante indienne ou indonésienne.

C'est alors qu'a commencé le *Bersiap*⁸. Soekarno⁹ a proclamé l'indépendance de la République d'Indonésie le 17 août 1945, et la situation a vite dégénéré. Nous ne pouvions plus sortir : quiconque mettait le pied dehors était exécuté. Nous étions confinés dans les camps. Les soldats japonais se sont montrés si dociles que MacArthur¹⁰ les a chargés de garder les camps, sous la surveillance des Américains. Nos ennemis étaient devenus nos gardiens ! Ce sont eux qui nous saluaient, et non plus l'inverse !

J'ai connu cette fille, Sonia, qui dormait dans la même baraque que moi au camp d'Adek. Elle avait encore sa mère et ses sept sœurs, mais elle ne supportait pas d'être enfermée. Elle est sortie du camp à plusieurs reprises... jusqu'au jour où elle n'est pas rentrée. Le lendemain, nous avons découvert son corps découpé en morceaux sur une planche ! C'était cela, le *Bersiap*. Quand Soekarno a proclamé l'indépendance de l'Indonésie, les Néerlandais ont subi de terribles représailles ! Nous étions véritablement en danger de mort. Nous sommes donc restées au camp, où nous étions gardées par des Japonais, bientôt remplacés par des Gurkhas et des sikhs. Nous ne pouvions toujours pas sortir, mais nous recevions régulièrement la visite d'une dame que nous avons surnommée « *de onheilsvrouw* » – la porteuse de mauvaises nouvelles. Elle se tenait à l'entrée de la baraque et nous annonçait que le mari, le frère ou le père d'une telle était mort. Les premiers soldats néerlandais que nous avons vus sont arrivés le 19 octobre, mais ils ne sont pas restés bien longtemps. Ils devaient lutter contre le *Bersiap*. Cette guerre avec les Néerlandais a duré un certain temps. C'était horrible ! Des hommes ont été castrés, émasculés. Dans les deux camps. Nous avons alors commencé à recevoir des messages en provenance de Birmanie et de Thaïlande. Nous avons reçu un journal grâce auquel nous avons appris que notre père était toujours en vie. Il était devenu journaliste pour le seul journal néerlandais publié en Thaïlande, en Birmanie et aux Philippines – soit partout où il y avait des Néerlandais. Nous ne savions pas ce qu'il s'était passé en Europe. Nous ne savions rien. Nous ne savions même pas que la guerre y était terminée ! Comme il ne pouvait pas venir nous chercher, mon père s'est arrangé pour que ma mère, ma sœur et moi le rejoignons à Singapour par avion. C'était en octobre 1945.

Il y avait aussi un camp à Singapour – un camp sans gardiens baptisé « Camp Wilhelmina » où l'on pouvait dormir, boire et manger –, mais nous n'étions pas obligés d'y aller et nous avons pu nous installer dans une maison. Nous avons une chambre avec des matelas par terre. Pour le reste, nous devons nous débrouiller.

⁸ *Bersiap* est le nom que les Néerlandais ont donné à une phase violente et chaotique de la révolution nationale indonésienne après la Seconde Guerre mondiale. En indonésien, *bersiap* signifie « prépare-toi » ou « sois prêt ». Cette période a commencé en août 1945 et s'est terminée en décembre 1946.

⁹ Kusno Sosrodihardjo (1901-1970), mieux connu sous le nom de Soekarno, était le leader du mouvement de lutte pour l'indépendance indonésienne face au régime colonial néerlandais. Il fut également le premier président de l'Indonésie de 1945 à 1967. À l'époque de la guerre froide, il entretenait avec le gouvernement néerlandais des rapports fondamentalement conflictuels.

¹⁰ Douglas MacArthur (1880-1964), général américain, chef d'état-major de l'armée américaine durant les années 1930. Il joua un rôle prépondérant en tant que commandant des forces américaines en Extrême-Orient pendant la Seconde Guerre mondiale.

Vous aviez à peine 14 ans à l'époque. Comment avez-vous vécu ces événements ? Cette libération ? Ce changement de vie ?

J'étais abasourdie par ce qu'il s'est passé entre le 15 août et le 19 octobre 1945. Toutes ces tueries... ça m'a vraiment affectée. À Singapour, j'ai enfin pu dormir. Sur un matelas posé à même le sol, mais j'ai pu dormir. Et si j'avais envie de dormir dix heures d'affilée, personne ne m'en empêchait. J'avais besoin de dormir et de manger. Mais j'étais réellement déçue par tout ce qui s'est passé pendant le *Bersiap*, ces événements m'ont rendue malade. J'ai commencé à aller mieux à Singapour, mais je ne parlais pas. Jamais. Quand on me posait une question, je ne répondais pas. Je m'étais complètement refermée sur moi-même, alors qu'étant enfant, j'étais assez extravertie. Ce n'est que bien plus tard, après avoir rencontré Frans Buyens, que j'ai pu retrouver cette âme d'enfant que j'avais perdue en route. J'avais retrouvé mon père, mais je n'arrivais pas à m'ouvrir à lui. Je ne comprenais rien ! Je ne comprenais pas pourquoi il n'avait pas tout mis en œuvre pour que nous puissions rester au Portugal. Lui qui était journaliste, directeur d'un journal. Lui qui savait tout. Je ne saisisais vraiment pas. Et puis je me suis retrouvée aux Pays-Bas, chez ma grand-mère. J'ai appris que la sœur de ma mère, qui était mariée à un chrétien, avait dû se faire stériliser. Parce qu'aux Pays-Bas, un Juif ou une Juive qui avait épousé une chrétienne ou un chrétien n'était pas envoyé(e) au camp, mais devait se faire stériliser. Et finalement, ma tante a quand même dû se cacher.

Vous êtes passée directement de Singapour aux Pays-Bas ?

Oui. En avril 1946, Annie et moi avons embarqué sur le *Nieuw Amsterdam*, qui reliait directement Singapour et Rotterdam. À Singapour, nous vivions près du port, et je me souviens avoir dit à mon père : « Je suis une excellente nageuse. Je vais nager jusqu'à un bateau. Je veux partir d'ici. Je veux apprendre. Voilà six ans que je n'apprends plus rien, je ne vais jamais rattraper mon retard. » J'étais inquiète. J'aimais beaucoup aller à l'école. J'adorais apprendre de nouvelles choses. J'ai essayé de continuer à apprendre dans les camps, mais à force d'avoir faim, on a la mémoire qui flanche, et on commence à oublier. Mon père a compris que j'étais capable de mettre ma menace à exécution et de quitter Singapour à la nage. Quelques jours plus tard, il a réservé une place pour ma sœur et moi, et nous avons toutes les deux quitté Singapour pour rallier Rotterdam. Nous nous sommes rendues à Amsterdam, chez cette fameuse tante qui était entre-temps sortie de la clandestinité. Elle avait un fils un an plus âgé que moi, un garçon de ferme qui vivait en Frise. Il avait survécu à la guerre, mais le reste de ma famille n'avait pas eu cette chance ! Cette nouvelle m'a tellement chamboulée que j'ai fini dans un sanatorium de Hilversum.

Vous avez déjà répondu en grande partie aux deux questions suivantes. Vous avez déclaré que la captivité avait fait de vous une jeune fille introvertie. Comment vous en êtes-vous sortie ? Grâce à votre rencontre avec Frans Buyens ?

Tout à fait. J'étais devenue quelqu'un de triste et de renfermé. Quand on me demandait si j'avais connu les camps, je répondais d'un simple « Oui », et cela s'arrêtait là. Certains essayaient parfois de poursuivre la conversation, mais sans succès. La première fois que j'en

ai vraiment parlé avec quelqu'un, c'était en 1975, avec Frans. Il m'a alors dit : « Tu vas écrire un livre¹¹ et faire sortir tout ça ! » C'était un grand monsieur.

Votre véritable libération, au sens métaphysique du terme, n'est donc arrivée qu'en 1975 ?

Oui, mais le milieu dans lequel j'évoluais était loin de m'y aider. Dans le monde de la danse, « on s'en foutait de la guerre et on ne parlait pas de la guerre, ça ne se faisait pas ! » Le mot d'ordre était : « Oublie tout ça, et remets-toi au travail ! » Je faisais des cauchemars, mais je n'en parlais pas parce qu'il n'y avait personne pour m'écouter. Après tout, ce que les Juifs avaient subi en Europe était bien pire ! Moi, j'étais revenue toute bronzée, comme si je m'étais prélassée au soleil. Que j'aie pris le soleil parce que je n'avais pas de toit au-dessus de la tête importait peu. Bien sûr que les hivers sont rudes, mais les moussons sont tout aussi terribles. Vous croyez que c'est agréable d'affronter les pluies sans rien avoir pour se couvrir, et de vivre dans une baraque avec de grandes fenêtres, mais aucune vitre ! D'être mouillé en permanence pendant trois mois complets ? Ce que j'ose vous dire aujourd'hui, je ne l'ai jamais dit à personne. Quand on me disait : « Ce qui s'est passé en Europe est bien plus tragique », je répondais : « OK ». Pas la peine d'aller plus loin. Évidemment que c'est tragique : tous les Juifs ont été exterminés ! Mais moi aussi j'ai perdu ma famille : je n'ai retrouvé que ma tante et son fils. À l'époque, les familles comptaient six à sept enfants, qui se mariaient et avaient à leur tour des enfants... J'avais une grande famille, et il n'en reste rien ! Aux Pays-Bas, nous avons des pierres commémoratives, comme en Belgique. J'ai retrouvé l'adresse de ma grand-mère et de mon grand-père. J'ai même vu la petite boutique sur internet, et j'aimerais vraiment faire graver une *Stolperstein*. Mais bon, ce n'est pas si simple. Voilà des mois que j'essaie.

Aviez-vous entendu parler de la Shoah en Europe pendant votre captivité ?

Pas du tout ! Nous ne savions rien. Mes parents l'ont appris à Singapour, et ils ne nous ont rien dit, à ma sœur et moi. Nous n'étions pas au courant. Nous avons tout découvert après notre retour aux Pays-Bas. Mais nos parents n'étaient plus là pour nous aider. Annie et moi avons dû assembler les pièces du puzzle par nous-mêmes, parce que notre tante avait d'autres préoccupations : son fils allait être envoyé dans les Indes néerlandaises. Elle passait sa journée à courir d'un bureau à l'autre. Ce gamin avait dû se cacher, il avait survécu à la guerre, et on voulait l'envoyer dans les Indes néerlandaises ? Pourquoi ? Aux Pays-Bas, ils avaient résisté, mais toute résistance en Indonésie était intolérable !

¹¹ Paru en 1981 sous le titre *Zes jaren en zes maanden* et réédité en 1989 sous le titre *Buigen in de Jappenkampen*, cet ouvrage a été traduit en français : *Une enfance dans les camps japonais*.

Vous avez fait carrière dans la danse entre 1948 et 1973. Vous étiez également chorégraphe. En 1974, vous avez croisé la route de Frans Buyens (1924-2004), qui est par la suite devenu votre compagnon. Cette rencontre est-elle la raison pour laquelle vous avez décidé de raconter votre histoire et de contribuer à des documentaires sur la guerre ?

Non, il avait déjà réalisé un film sur August Vermeylen (1872-1945)¹² dans lequel il abordait le sujet de la guerre. Vermeylen était un peu comme un Dieu pour lui (rires). Ils s'étaient même vus pendant la guerre. Frans faisait partie de la résistance. Grâce à lui, j'ai découvert un tout autre monde ! Un monde où on pouvait parler de la guerre. Quand ses amis me posaient une question, j'osais leur répondre, ce que je ne faisais pas avec les autres. Frans m'a ouvert les portes d'un autre milieu, un milieu qui était bon pour moi, sur tous les plans. Ces gens m'ont énormément aidée. C'étaient des résistants, des gens qui avaient connu les camps, une femme qui était passée par Ravensbrück, un homme qui avait survécu à Buchenwald et Dachau... Je me sentais bien avec eux. J'ai commencé à reprendre pied.

Ils m'ont appris à parler ! À parler de la guerre. Surtout Frans. En 1978, j'ai écrit mon livre. Quand je me suis mise à écrire, j'ai réalisé que les gens avaient raison au sujet du sort des Juifs en Europe : toute cette cruauté, et cette indifférence ! Nous n'avions pas subi tout cela. Un Européen détenu dans un camp européen peut essayer de fuir et de se fondre dans la masse d'Européens à la peau blanche. De notre côté, nous n'avions aucun espoir de fuite. Nous étions les seuls blancs parmi des Indonésiens au type asiatique. Nous ne pensions même pas à fuir. C'était impossible avec notre peau blanche. Où serions-nous allés ? Disons que c'était une préoccupation en moins.

On ne nous a pas tatoués, on ne nous a pas gazés, on ne nous a pas utilisés comme cobayes – même si on ne peut pas en dire autant pour les Chinois. Certes, j'ai juste vécu dans un camp d'internement. Mais c'était sous le commandement de Sonei. Kenichi Sonei¹³ était l'effroyable commandant du camp de Tjideng, où j'ai été enfermée deux fois. En 1981, Jeroen Brouwers a écrit *Bezonen Rood*, un livre dans lequel il relate l'expérience de sa mère dans ce camp. Quitter Sonei était une vraie bénédiction. Malheureusement, nous y sommes retournées. Cela n'a duré qu'une semaine, mais ce deuxième séjour m'a semblé durer deux mois. Nous n'avions pas à manger. Nous dormions sur le sol, serrés les uns contre les autres : deux femmes, deux filles et un garçon. Les Japonais enchaînaient les appels. Nous n'avions pas le temps de nous ennuyer. (rires)

Je ris, mais la réalité a de quoi faire pleurer. Comment un homme peut-il traiter ses semblables de la sorte ? Cela dit, les blancs ont également commis leur lot d'horreurs ! Si le monde avait su préserver la paix, tout cela aurait encore servi à quelque chose. Tous ces gens qui sont morts en Europe, tous ces résistants assassinés, gazés... Mais nous n'avons tiré aucune leçon de la guerre ! Regardez en Syrie : ces enfants qui sont privés d'école depuis neuf ans. Je ne suis restée que six ans et demi sans aller à l'école, mais je regrette toujours de ne pas avoir pu suivre des cours de latin-grec. Je me sens toujours un peu en retard. J'ai du mal à prononcer les mots d'origine latine ou grecque, et je souffre de dyslexie. Ma sœur n'a jamais voulu rattraper son retard, mais moi bien. Au lieu de profiter de mon adolescence, j'ai travaillé dur. Certains feront la même chose en Syrie, mais pour au moins une génération de

¹² August Vermeylen, *de humanist, de socialist, de schrijver en zijn streven voor de geestelijke ontplooiing in Vlaanderen*, 1965-1978.

¹³ Kenichi Sonei (1903 – 1946), commandant du camp de Tjideng d'avril 1944 à juin 1945.

Syriens, il est déjà trop tard. Quand on arrête l'école à 16 ou 17 ans, on a déjà appris pas mal de choses. Mais moi, j'étais en deuxième année ! Je n'ai pas appris les multiplications. Si on me demande la table de huit, je sais que c'est « 8-16-24... » parce que je sais ajouter ou soustraire huit, mais je n'ai jamais appris que « deux fois deux égale quatre », etc. Je garde sur mon bureau le dos d'un cahier bleu sur lequel figurent les tables de multiplication. Je suis incapable d'effectuer une multiplication. Je ne connais que les additions et les soustractions. Heureusement que j'arrive à en rire ! Mais je trouve vraiment décevant que nous ayons subi tout cela pour rien ! *Mais je suis une optimiste triste, parce que je crois que l'être humain est perfectible ; mais avant que les gens comprennent, mon Dieu que c'est lent !*

Les enfants sont fort présents dans votre œuvre. Est-ce que cela tient du fait que vous étiez vous-même enfant lors de la guerre, ou est-ce plutôt parce que vous n'avez pas eu d'enfants par la suite ?

(Long silence) J'ai du mal à accepter d'être entrée dans un camp en tenant la main de ma mère. Si j'avais des enfants, je ne voudrais pas qu'ils soient envoyés dans un camp avec moi. La Guerre de Corée nous a vraiment fait peur. Mon père nous a même dit : « Nous partons pour la Nouvelle-Zélande. » Nous étions terrifiés à l'idée de revivre tout cela. À l'époque, ma sœur avait en outre une petite fille. Je m'intéresse aux enfants parce que je sais ce que c'est d'avoir faim, d'être pauvre, d'être humilié et maltraité... J'aime m'occuper des enfants parce que je les adore, et parce qu'ils m'adorent aussi. Lorsque je vais à la plage, je sais que dans la demi-heure, je me serai fait un ou deux nouveaux amis.

Si je n'ai pas d'enfants, c'est en grande partie à cause de mon vécu. En plus de cela, mon mari n'avait pas vraiment la fibre paternelle. Il était du genre à dire : « Faisons-les manger d'abord, comme ça nous pourrions manger tranquillement après ! » Ce n'est pas une manière d'élever des enfants ! Oui, si vous organisez une grande fête, vous pouvez laisser les enfants entre eux pour qu'ils puissent s'amuser, mais pas tous les jours.

Le fait que je n'ai pas eu d'enfants s'explique par une multitude de facteurs : la guerre, mon premier mari, moi... Je dis « moi » parce que vers la fin de mon séjour au camp d'Adek, j'ai été très malade. Peut-être que cela a aussi pesé dans la balance. J'ai été fortement constipée pendant neuf jours, et j'ai beaucoup souffert au moment d'aller à la selle. C'est là qu'une dame m'a dit : « C'est pire qu'un accouchement ! » Elle aurait mieux fait de se taire.

Pensez-vous que les Européens ont tendance à oublier ce qu'il s'est passé entre le 8 mai – la fin de la guerre en Europe – et le 4 septembre 1945 – la fin officielle de la Seconde Guerre mondiale ?

Tout à fait, et je trouve cela scandaleux ! Je suis tout simplement outrée lorsque j'entends les gens parler de la fin de la Seconde Guerre mondiale sans voir plus loin que mai 1945. Un jour, alors que j'étais invitée d'honneur au Sénat, j'ai dit à l'organisateur : « Merci de m'avoir invitée, mais je n'ai rien à faire ici : ma guerre à moi s'est terminée le 7 septembre. » Il m'a regardée... « Nous parlons bien de la Seconde Guerre mondiale ? » Je lui ai répondu : « Le monde ne s'arrête pas à l'Europe. » C'est là qu'il a compris : « Oh, vous voulez parler de la Guerre du Pacifique ? » En effet ! L'Amérique a perdu plus de soldats en Asie-Pacifique qu'en Europe, mais à part les Néerlandais, personne ne le sait – à l'exception peut-être des

Français, à cause du Vietnam, et des Australiens, des Néo-Zélandais et des Canadiens, parce qu'ils ont eux aussi été emprisonnés au Japon et en Indonésie en mai. Mais en Europe ?

S'ils parlaient de « Seconde Guerre mondiale en Europe », je pourrais l'accepter. Cette guerre-là a réellement pris fin vers le 7 ou le 8 mai. Mais qu'ils arrêtent de parler de « fin de la Seconde Guerre mondiale en mai », car, pour moi, c'était loin d'être terminé ! Si on ferme les yeux sur cette période, alors mon amie qui s'appelait également Lydia, qui avait le même âge que moi et qui est morte au camp de Tangerang, alors cette amie est morte en vain !

Que pensez-vous du monde d'aujourd'hui ? Le voyez-vous d'un œil plutôt pessimiste ou optimiste, vous qui vous décrivez comme une « optimiste triste » ?

Je crois que l'être humain est perfectible. Même la jeunesse se met en mouvement. Une jeunesse qui veut éveiller les consciences face au changement climatique et qui ne baisse pas les bras.

Overijse, 5 décembre 2019



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

Depuis 2003, l'action de l'ASBL Mémoire d'Auschwitz s'inscrit dans le champ de l'Éducation permanente.

À travers des analyses et des études, l'objectif est de favoriser et de développer une prise de conscience et une connaissance critique de la Shoah, de la transmission de la mémoire et de l'ensemble des crimes de masse et génocides commis par des régimes autoritaires. Par ce biais, nous visons, entre autres, à contrer les discours antisémites, racistes et négationnistes.

Persuadés que la multiplicité des points de vue favorise l'esprit critique et renforce le débat d'idées indispensable à toute démocratie, nous publions également des analyses d'auteurs extérieurs à l'ASBL.